

L'image du Vermont : mythologie américaine et réalité géographique

Daniel W. Gade

Volume 21, numéro 53-54, 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021363ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021363ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gade, D. W. (1977). L'image du Vermont : mythologie américaine et réalité géographique. *Cahiers de géographie du Québec*, 21(53-54), 221–241.
<https://doi.org/10.7202/021363ar>

Résumé de l'article

Dans l'iconographie des États-Unis, le Vermont évoque par son seul nom un genre de vie dépassé ; un environnement sain et équilibré, y compris un paysage domestiqué mais non encore profané ; de même qu'un parc de récréation géant, vert ou blanc, aux confins de la Mégalopolis. Ces agréments de marque ont convergé pour façonner l'image nationale de l'état dont le fond est néanmoins en contradiction avec l'espace vécu. La construction de l'image, favorisée par une propagande fantaisiste, provient des impulsions venues des grandes villes. Bien des citadins recherchent dans la campagne bucolique un refuge mental pour leurs valeurs les plus chères. Certaines initiatives étatiques portent à croire que la force de l'image peut mouler le territoire, réduisant ainsi l'écart entre le mythe et la réalité.

L'IMAGE DU VERMONT : MYTHOLOGIE AMÉRICAINNE ET RÉALITÉ GÉOGRAPHIQUE

par

Daniel W. GADE

*Département de Géographie, université du Vermont,
Burlington, Vermont 05401*

« Les grandes images ont une histoire et une préhistoire qui sont à la fois souvenir et légende » (Gaston Bachelard, 1967)

L'imagerie des lieux est un phénomène fondée sur un mélange de réel et de fantaisie. Le pouvoir symbolique attaché à un endroit donné peut, d'après les évaluations phénoménologiques, aller du merveilleux à la condamnation la plus totale. Aux États-Unis, sans doute en raison d'un certain penchant national vers l'exagération¹, l'expression de ces deux pôles est bien répandue. Les perceptions courantes convergent au niveau de l'état, entité régionale la plus connue à l'intérieur de l'union fédérale. La plupart de ces images de marque sont floues, mais quelques-unes d'entre elles sont nettes et vives. Les états qui incarnent des images privilégiées dans la mentalité commune de l'Amérique, et susceptible d'exercer un incontestable pouvoir attractif, comprennent l'Orégon (belles forêts, attitudes progressistes) ; le Colorado (montagnes et air salubre) ; l'Arizona (atmosphère sèche et saine) ; la Californie (avant-gardisme, ambiance décontractée). Dans l'Est, deux états se détachent : la Floride (climat doux, plages et palmiers exotiques) et le Vermont (paysages nostalgiques, paradis sportif).

À l'autre extrême se situent des images plus ou moins négatives qui caractérisent des états tels que le Mississippi (conservatisme outrancier) ; le Dakota du Nord (désolation des prairies balayées par des vents glaciaux) ; la Virginie Occidentale (région houillère où domine la misère des montagnards) ; et le New Jersey (chaos urbain, pollution sauvage). Dans chacun de ces états la diversité des paysages, des attitudes, des activités et des classes sociales infirme ces généralisations simplistes ; mais l'illusion continue de régner en dépit de la diffusion d'informations exactes. Il va sans dire que la désirabilité d'un endroit quelconque dépend du lieu d'habitation de celui qui en parle. Les Alabamiens, par exemple, ne sont pas aussi bienveillants envers le New Hampshire et les états voisins que ne le sont les habitants de la Pennsylvanie (Gould, 1973).

Il convient d'approfondir les facteurs qui interviennent dans la formation des images territoriales, même si elles ne sont pas réductibles à des dimensions comptables. Cette recherche implique la formulation de l'icône-

graphie de différents espaces qui composent la terre, fondée en fin de compte sur le *genius loci* inhérent au genre humain. Le cas de l'état du Vermont en particulier invite à la réflexion sur ce qui transforme un espace donné en une métaphore géographique. Cette petite unité, géographiquement marginale, est perçue de manière irréaliste dans l'imagination publique, qui en fait une sorte d'utopie américaine². Les idées reçues provenant du Vermont en ont fait un endroit tranquille, en harmonie avec la nature, et qui jouit du charme d'antan. Pour bon nombre d'Américains, particulièrement ceux qui habitent les grandes métropoles du Nord-Est et recherchent un lieu paisible en dehors de la bousculade nationale, le Vermont représente le milieu le plus édénique que l'on puisse trouver à l'intérieur des frontières des États-Unis. Formée d'un complexe de courants insaisissables par le calcul, cette image possède une autonomie frappante et une forte stabilité qui n'a que peu ou rien à voir avec la réalité. Une vue d'ensemble de l'état va nous aider à éclairer la formulation de son image dont le fond est de nature essentiellement mythique.

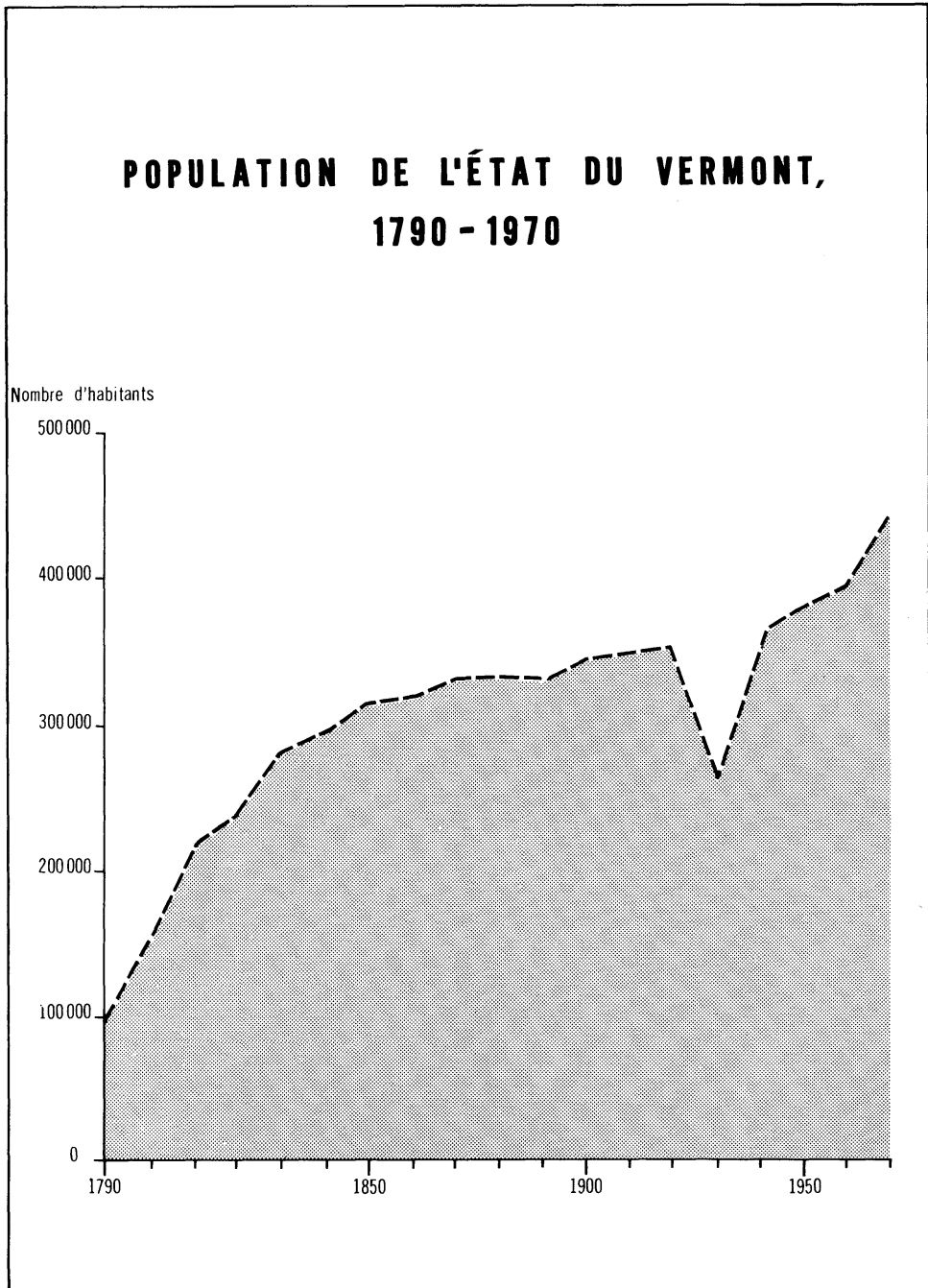
LE VERMONT EN RÉTROSPECTIVE

Avec une modeste superficie de 24 887 km², le Vermont se place au quarante-troisième rang parmi les 50 états américains. Les montagnes Vertes, granitiques et arrondies, dont sept sommets atteignent 1 200 m, forment l'axe nord-sud du relief. Au-dessus de 790 m, la zone de forêt érable-hêtre-pruche-pin blanc fait place à la forêt sapin baumier-épinette (Siccama, 1974). À l'est de l'épine dorsale s'encastre la vallée du Connecticut, et à l'ouest la dépression du lac Champlain avec les terres les plus fertiles de l'état. À la diversité physiographique il faut ajouter le fort rythme saisonnier : hiver sévère et enneigé, entracte du printemps (« période des boues »), été agrémenté d'une fraîcheur verte, suivi de la bigarrure et de l'air vif de l'automne.

Samuel de Champlain arriva dans la région en 1609, mais ce n'est qu'en 1666 que les Français y érigèrent un fort. Le peuplement permanent ne débuta qu'après 1765 avec des colons anglo-saxons du Massachusetts et du Connecticut (Bassett, 1975)³. La consigne de cette société pionnière, bien différente de celle du Québec avoisinant, fut d'accepter d'un commun accord l'importance du petit propriétaire terrien comme base du droit du citoyen. Par isolement autant que par obstination, le Vermont resta une république indépendante pendant une période de 14 ans (1777-1791), le Texas étant le seul autre état dans cette catégorie. Une entente géographique fixa la capitale à Montpelier, à mi-chemin entre les deux principales zones de peuplement⁴. La superficie totale fut morcelée en 243 circonscriptions (« towns ») où prédominèrent une mentalité rurale, la démocratie directe, et des notions jalousement égalitaires. La première résolution (1837) contre l'esclavage aux États-Unis témoigne de cet esprit égalitaire et démocratique. Le Vermont fournit son plein contingent de troupes pour aller se battre en croisade contre une institution jugée odieuse.

Comparée aux fortes densités du Nord-Est américain, la population du Vermont a toujours été peu nombreuse (figure 1). Son chiffre total de 474 000 en 1975, est dépassé par une soixantaine de villes aux États-Unis. Avec 19 habitants au km², la densité de l'état ne représente que le quart

Figure 1



de la densité de l'ensemble de la Nouvelle-Angleterre. Une stagnation démographique régna entre 1880 et 1950 ; pendant ce temps bien des cantons perdirent même de leur population. Mais dans la décennie 1960-1970, il y eut une poussée démographique surprenante de 14 pour cent. Le seul pôle d'expansion économique se trouve dans le comté Chittenden, région urbaine de 106 000 habitants en 1975, dont le noyau est Burlington. Dans le contexte démographique de la Nouvelle-Angleterre septentrionale, cette croissance récente de la région de Burlington est remarquable (Lewis, 1972).

À la différence d'autres états du Nord-Est, la mise en valeur industrielle du Vermont fut nettement subordonnée à l'agriculture. L'éloignement de grands centres de consommation et le manque de communications faciles maintinrent le caractère bien rural de l'économie et des attitudes essentielles du Vermont. Le Vermont se classe aujourd'hui même parmi les états dont le taux d'urbanisation est le plus bas. L'agriculture a été la cheville ouvrière de l'économie, en dépit de conditions naturelles défavorables, car les terres accidentées sont souvent d'un faible rendement. Déjà, antérieurement à 1850, la production commerciale du blé fut abandonnée, et la vogue pour l'élevage des moutons mérinos (1820-1845) disparut, à cause de la concurrence de l'Ouest (le Midwest d'aujourd'hui). La spécialisation laitière prit son essor vers le milieu du dix-neuvième siècle, époque à laquelle l'utilisation du sol s'orienta vers les herbages. Les champs s'agrandirent et descendirent jusqu'au fond des vallées, et les granges devinrent plus vastes pour abriter les foin abondants sans lesquels les troupeaux ne pourraient passer l'hiver.

Au cours du vingtième siècle on a constaté un déclin incessant de l'agriculture, qui comprend l'élevage, et le processus n'est pas encore achevé. Le tourisme a, dans une large mesure, pris la relève économique. Au début, il s'agissait de vacances d'été dans des stations thermales ; ces endroits sont aujourd'hui tombés dans l'oubli. Le chemin de fer, qui arriva au Vermont en 1850, diversifia les objectifs des visiteurs (Rebek, 1976). Dans l'Est des États-Unis, à partir des années 1890, il y eut un tournant dans l'attitude urbaine envers le milieu champêtre. Au lieu d'être perçue comme représentant la nature redoutable, voire même malveillante, la campagne se révéla bienfaisante et revêtit une attraction romantique. Le charme pittoresque des collines boisées et des lacs avoisinants attira un nombre accru de citadins de l'Est. Les populations rurales elles-mêmes ont fait l'objet d'une réévaluation dans la mesure où la complexité de la vie moderne a valorisé l'individualité farouche de l'homme rural. Le présumé style de vie simple des Vermontois, détenteurs de qualités en pleine éclipse dans les villes, a donc contribué à son pouvoir d'attraction.

Au vingtième siècle, deux événements firent connaître le caractère spécial du Vermont : l'augmentation des loisirs à grande échelle et le développement des transports. L'allègement de la semaine de travail (60 heures en 1900, 40 heures en 1960) et la création des congés payés augmentèrent énormément la villégiature et la récréation en plein air. La construction de routes goudronnées dans les années qui suivirent la deuxième guerre mondiale permit aux automobilistes de découvrir le Vermont. La décennie 1960-1970 apporta une transformation majeure dans les communications, facilitant ainsi le déplacement hebdomadaire ou saisonnier. Un système d'autoroutes fédérales relia l'état vers le sud et vers l'est, mettant

ainsi à sa portée 65 millions de personnes en quelques heures (figure 2). La croissance du tourisme fut frappante, doublant de 3,2 millions de visiteurs en 1960 jusqu'à 6,8 millions en 1976, et provenant, pour 80% d'entre-eux, d'un rayon inférieur à 650 km. Plus de la moitié des nouveaux emplois créés après 1945 se situent dans le secteur tertiaire, essentiellement dans les services touristiques.

COMPOSANTES DE L'IMAGE DU VERMONT

Trois composantes principales — la nostalgie, l'environnement et le loisir — s'allient pour définir l'ensemble de l'image du Vermont. L'aspect de l'état le plus répandu à travers les États-Unis est celui d'un musée vivant faisant étalage d'une culture folklorique. Cette réputation d'archaïsme s'étend à ses paysages humanisés de même qu'à son mode de vie et à ses habitants. La mythologie veut que le Vermont soit un état de vie intime et familiale, figé dans le bon vieux temps. Les estampes de Currier et Ives et les peintures naïves de « Grandma Moses » (Anna Mary Robertson, 1860-1961) ont fait fortune parce qu'elles correspondaient à ce cliché. L'accent scénographique est mis sur des tableaux choisis : hameaux bien rangés au clair de lune sous un manteau de neige immaculée, vaches jersiaises paissant au flanc d'un coteau verdoyant, magasin général au gros poêle en fonte où se résolvent les problèmes quotidiens. Les Vermontois sont traités d'individualistes débrouillards à l'ancienne mode, qui joignent la ténacité à la liberté personnelle dans un cadre communautaire aux relations étroites. La liste des attributs imputés aux gens ne s'arrête pas là. Un livre à fort tirage sur les remèdes de bonne femme a cherché à vulgariser la façon dont les Vermontois sont censés rester plus jeunes, vivre plus longtemps, et regorger d'un entrain inné (Jarvis, 1958).

La mystique du Vermont est également celle d'une contrée qui a pu être sauvegardée. L'absence de grandes agglomérations urbaines, d'industries salissantes, et de vastes exploitations agricoles contribuent à cette réputation. La tradition populaire, stimulée par un siècle de villégiature estivale, veut que le paysage rural de l'état n'ait pas été profané. L'aspect soigné de certains villages (Woodstock, Manchester, Arlington, Dorset, Newfane, Weston et Grafton sont les mieux connus), parsemés de gros arbres majestueux, ajoute à la sensation d'harmonie entre l'homme et la nature (figure 3). Au chapitre de la nature primitive, les montagnes Vertes renferment des lieux sinon vierges, du moins faiblement marqués par l'empreinte humaine. La proximité de ces collines, d'autant plus abordables que grandioses, met les excursionnistes et les campeurs en contact avec leurs racines primordiales. Sentier piéton maintenant bien battu par plus de 100 000 visiteurs chaque année, le « Long Trail » s'étend sur 435 km le long des montagnes boisées, de la frontière du Massachusetts jusqu'à celle du Québec.

Plus récemment, le Vermont est devenu l'image d'un paradis des sportifs. Le renom de l'état s'est fait surtout grâce à la pratique des sports d'hiver. Il fut un temps où les vallées et les monts sommeillaient en hiver, bloqués par plus de 2 500 mm de neige par an. En 1935 on mit en service

Figure 2

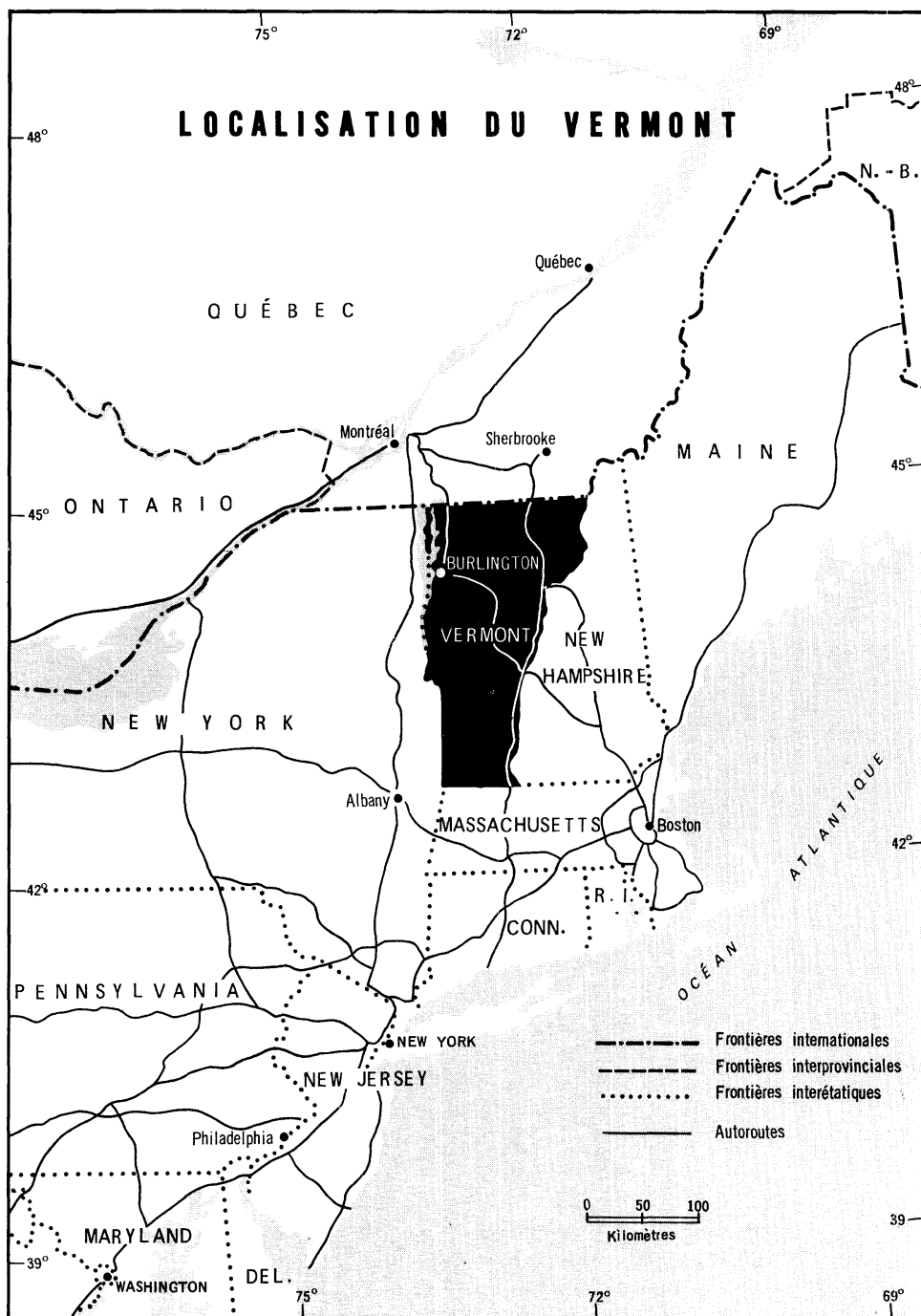
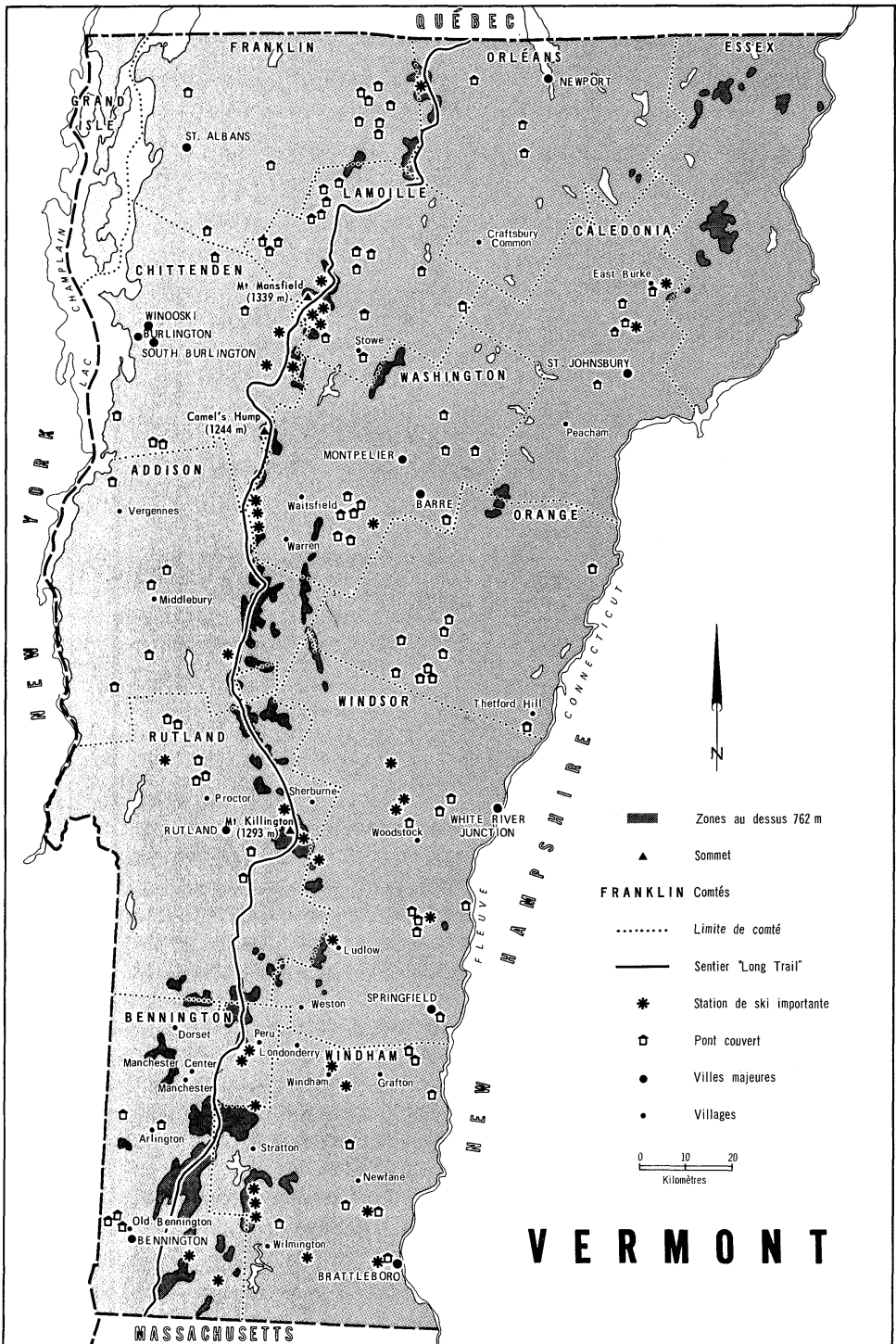


Figure 3



V E R M O N T

à Woodstock le premier remonte-pente aux États-Unis. Le ski de masse, datant des années 1950, ajouta une nouvelle dimension économique et sociale à l'état. Pendant l'hiver 1975-76, 63 stations de ski, grandes ou modestes, étaient en activité au Vermont et les skieurs y dépensèrent \$65 300 000 (Vermont, 1976). La plupart des emplacements de marque, près des villages de Stowe, Waitsfield, Warren, Sherburne, Peru, Ludlow, Windham, Stratton, Wilmington et Londonderry, sont dotés de machines à neige artificielle pour plus de sûreté. Afin d'augmenter leur rentabilité, les grands domaines skiables se sont transformés en lieux de villégiature ouverts en toute saison avec de grosses piscines, des terrains de golf, des courts de tennis, des sentiers équestres et autres équipements de divertissement.

Une autre source d'attraction est constituée par les colonies de vacances pour enfants, dont 108 fonctionnaient pendant l'été 1976. La navigation de plaisance est importante au lac Champlain. La chasse et la pêche sont d'autres éléments d'intérêts qui poussent des gens à venir dans l'état, rapportant à son économie environ \$39 000 000 en 1975. Le chevreuil foisonne aujourd'hui au Vermont (plus de 200 000) alors qu'autrefois l'effectif cervin était tellement bas qu'on le plaça sous protection complète entre 1865 et 1897. La récréation passive, orientée vers l'appréciation du paysage, amène aussi un flot considérable de touristes au Vermont, particulièrement en été et en automne. Le feuillage multicolore, à son apogée au début d'octobre, se révèle souvent être le plus spectaculaire de tous les États-Unis. L'hiver, bon nombre d'Américains trouvent quelque chose d'exotique et de recherché dans la parure de la neige, même s'ils ne skient pas.

LA RÉALITÉ VÉCUE DU VERMONT

À mesure que le monde réel s'interpose, le véritable visage de l'état se révèle et s'efface dans ses fondations l'image que l'on en a bâtie. Un constat rapide démontre la fausseté de l'image d'un pays dit béni des dieux, et la folie d'une Arcadie imaginée, épargnée d'une manière ou d'une autre par les banalités qui existent ailleurs. Tout d'abord, il faut remettre en question cette idée d'un milieu statique. Le Vermont est bel et bien entré dans l'ère de l'ordinateur, de l'énergie nucléaire et des centres d'achats achalandés. À l'opposé de la conception folklorique d'un coin retardataire, toute une gamme d'objets — écoles à classe unique, cabriolets, lampes à kérosène, etc. — ont depuis longtemps disparu. Même si une poignée d'éléments datant d'une époque révolue persiste encore, leur contexte a changé. Les fermes encore en exploitation restent des entreprises familiales, mais aucun éleveur laitier ne retournerait à la traite manuelle ou à la moisson à la faux. Dans le « travail du sucre » en mars, la collecte de la sève d'érable ne se fait que dans les érablières aisément accessibles. Les activités artisanales, en autant qu'elles existent, se restreignent aux foires annuelles. Une centaine de ponts couverts, construction la plus célèbre de l'état, sont encore debout alors qu'il y en avait 600 avant la crue dévastatrice de 1927 ; mais ils ne franchissent plus que les ruisseaux situés sur des chemins écartés.

Composition ethnique

À l'encontre de l'idée reçue, l'état n'est plus un territoire d'emprise anglo-saxonne exclusive. Le Vermontois stéréotypé est un Yankee (au sens étroit du terme) de religion calviniste et traditionnellement républicain. Un symbole durable est Calvin Coolidge (1872-1933), né au Vermont, homme laconique et sans façon, trentième président des États-Unis. En fait, les Vermontois sont répartis entre deux groupes principaux : des Yankees et des Canadiens français. L'immigration directe de l'Europe vers le Vermont fut maigre, et la population noire infiniment rare (761 individus en 1970). À partir du dix-neuvième siècle beaucoup de gens d'expression française, venus du Québec, s'installèrent dans l'état (Vicero, 1971). Actuellement les résidents en provenance directe du Québec forment presque 10 pour cent de la population, sans compter un nombre beaucoup plus grand de Vermontois de descendance québécoise. D'après le recensement de 1970, le français est la langue maternelle de 9,5 pour cent des Vermontois, chiffre qui s'élève à 20 pour cent dans les comtés de la partie septentrionale (tableau 1)⁵. Catholiques et démocrates, ils démentent l'image stéréotypée du Vermontois typique toujours en vigueur au-delà de l'état.

Tableau 1*Les francophones au Vermont : 1970*

<i>Comté</i>	<i>Population totale du comté</i>	<i>Population de langue maternelle française</i>	<i>Pourcentage de francophones</i>
1. Chittenden	99 131	12 735	12,8
2. Franklin	31 282	5 515	17,6
3. Orleans	20 153	4 997	24,8
4. Washington	47 659	4 063	8,6
5. Caledonia	22 789	2 707	11,9
6. Rutland	52 637	2 006	3,8
7. Windsor	44 082	1 960	4,4
8. Addison	24 266	1 721	7,1
9. Essex	5 416	1 400	25,8
10. Bennington	29 282	1 304	4,4
11. Windham	33 074	1 262	3,8
12. Lamoille	13 309	1 111	8,3
13. Orange	17 676	845	4,8
14. Grand Isle	3 574	567	15,8
VERMONT	444 330	42 193	9,5

Source : Bureau of the Census, 1971.

Situation économique

Le présumé bien-être de ce petit coin de la nation est en contradiction avec la situation vécue. Le revenu par personne en 1975 est au trente-septième rang parmi les 50 états. Sa position est bien défavorable par rapport à d'autres états du Nord-Est. Dans l'état voisin du Massachusetts, le revenu personnel moyen était de \$6 114 en 1975, celui du Vermont, de \$4 960. La proportion des nécessiteux est élevée dans l'état : 9,1 pour cent des ménages, et 12,1 pour cent des personnes vivent en-dessous du seuil de pauvreté reconnue par l'administration (Vermont, 1975, 162). Dans la population active, il n'y a que 16 pour cent des ouvriers non-agricoles qui sont syndicalisés (moyenne nationale : 27,9 pour cent) de sorte que les salaires moyens relativement bas suivent difficilement l'augmentation du coût de la vie (Vermont, 1975, 171). L'approvisionnement, qui vient presque entièrement de l'extérieur de l'état, renchérit le prix des denrées vivrières. De plus, l'absence de combustibles (houille, pétrole, gaz) au Vermont ainsi que le sous-développement des ressources hydrauliques, haussent le coût de l'électricité à 34 pour cent au-dessus de la moyenne nationale. Un fardeau supplémentaire est ajouté par le poids élevé des impôts qui situe le contribuable vermontois parmi les plus imposés de tous les contribuables américains : premier sur 50 en 1965, deuxième en 1975⁶.

La stabilité de l'économie vermontoise est rendue encore plus problématique par la dépendance extérieure. La mainmise économique extérieure atteint même la terre : quelque 35 pour cent du territoire et 62 pour cent des résidences secondaires sont aux mains de particuliers ne résidant pas dans l'état (Vermont 1975, 380)⁷. Les stations de ski trouvent leurs actionnaires dans d'autres états. Quant aux implantations industrielles, onze des seize entreprises comportant plus de 500 employés sont possédées par des non-Vermontois et gérées de l'extérieur du Vermont. Elles comprennent deux fabriques, l'une de matériel informatique, l'autre de matériel de guerre, dans la région de Burlington ; une usine de machines-outils à Springfield, une fabrique de balances à St-Johnsbury et une autre à Rutland, et quelques grosses carrières de granit près de Barre et de marbre à Proctor, près de Rutland. Du point de vue industriel et démographique, le Vermont se trouve chaque année plus excentrique par rapport au marché national des États-Unis. Par surcroît de malheur, le coût élevé de l'énergie et le prélèvement fiscal excessif amoindrissent la capacité du Vermont comme de tout le Nord-Est des États-Unis d'ailleurs. Les états du Sud et du Sud-Ouest, la nouvelle « ceinture de soleil », ont démontré une croissance récente fulgurante, qui les rendra plus prospères et plus modernes que ceux du Nord. Face à un tel déplacement des marchés, il est permis de penser qu'à longue échéance l'avenir industriel du Vermont n'est pas prometteur. Mais il faut tenir compte du fait que le manque d'emplois, même peu rémunérateurs, est séculaire ; c'est presque par tradition que les jeunes Vermontois sont sortis de l'état pour gagner leur vie ailleurs.

Prise de possession du territoire

La population rurale agricole a diminué de telle sorte que la grande majorité des gens habitant à la campagne ne vivent pas de l'agriculture (tableau 2). De nombreux agriculteurs, accablés par l'imposition foncière,

Tableau 2

Le Vermont par rapport à l'ensemble des États-Unis : Quelques indices choisis

<i>Indice</i>	<i>Vermont</i>	<i>États-Unis</i>
1. Changement démographique (1960-70)	+14,1%	+13,3%
2. Accroissement par mouvement migratoire	+ 3,8%	+ 1,7%
3. Taux de natalité (pour 1 000 habitants)	17,5	17,5
4. Âge au-dessus 65 ans	10,7%	9,9%
5. Population rurale agricole	5,9%	4,1%
6. Population rurale non-agricole	61,9%	22,4%
7. Évolution de la population agricole (1960-70)	-45,9%	-38,3%
8. Population urbaine	32,2%	73,5%
9. Emploi : secteur manufacturier	23,9%	25,9%
10. Emploi : secteur services	8,0%	7,7%
11. Revenu personnel per capita (1975)	\$4 960	\$5 902
12. Ménages avec conditionneur d'air	4,9	36,7%
13. Ménages avec congélateur	30,7%	28,2%

Source : diverses agences du gouvernement fédéral

se sont souvent trouvés obligés d'aliéner leurs biens, évaluées à la valeur spéculative de la terre plutôt qu'à la valeur courante d'usage. Le morcellement progressif d'anciennes fermes en petites parcelles présage un paysage surchargé de constructions dispersées. Il serait malaisé d'éviter cette conception du peuplement car le train de vie vermontois demande par définition une maison unifamiliale entourée d'un ample terrain. Le lotissement des fermes a accéléré les acquisitions foncières par des résidents saisonniers (29 605 en 1973). En 1970, 16,5 pour cent des unités d'habitation au Vermont sont des résidences secondaires, comparé à la moyenne nationale de 3,1 pour cent (Council, 1976). Cette tendance laisse entrevoir un Vermont qui se convertit en une immense banlieue avec un flux estival ou quotidien. La privatisation de l'espace a affaibli le domaine public qui ne constitue que 6,5 pour cent de la superficie totale de l'état. Presque tous les beaux sites ont été accaparés par la propriété privée, tout particulièrement les rivages des lacs, bordés d'innombrables chalets entravant l'accès du public à l'eau.

Vu que la dispersion des résidences ne permet pas la rentabilité du transport en commun, l'automobile s'est faite autant indispensable au Vermont qu'en Californie. Beaucoup de Vermontois, campagnards par choix, doivent faire une longue navette pour rejoindre leur lieu d'emploi. L'emprise de l'automobile a abouti à une surconstruction d'autoroutes dont l'entretien et la réfection incombent à l'état. Actuellement, le Vermont renferme une proportion 3,5 fois plus grande de super-rubans de béton que l'ensemble du territoire américain (Huffman, 1974, 3).

Le paysage visuel

Dans presque tous les coins du Vermont l'aspect visuel du paysage révèle bien autre chose que les agréments d'un tableau idyllique. Des

maisons qui crient leur misère et des granges décrépies côtoyant des pâturages rocailleux sont en évidence partout. Des maisons mobiles installées de manière permanente sont de plus en plus répandues : 2 335 en 1960, 8 150 en 1970, et 13 901 en 1976. À la fin de 1976 on comptait jusqu'à 300 000 épaves d'auto au Vermont, nombre qui augmente à raison de quelque 7 500 par an. Conservées pour la récupération des pièces de rechange, elles encombrant les arrières-cours ou sont groupées en cimetières d'autos peu agréables à la vue. Près des villes, le chapelet des centres d'achat échelonnés le long des axes principaux et le fouillis des juridictions municipales et autres apportent la preuve de l'absence de planification régionale raisonnée. Le cas du comté Chittenden, particulièrement atteint par l'urbanisation sauvage, est instructif. Il révèle que la banalisation visuelle d'une zone en croissance économique anarchique est fatale, qu'elle soit située en Caroline du Sud, dans l'Arizona ou même au Vermont, étant donné le système politique américain et la mobilité technologique.

Sous d'autres aspects, le paysage idyllique du Vermont est imaginaire. La physionomie toute particulière de l'image rurale est en voie de disparition. L'alternance accueillante des zones de cultures entrecoupées de forêts, le tout parsemé de petits villages, est devenue de plus en plus rare dans l'état. Le reboisement naturel s'est étendu au fur et à mesure que les fermes en exploitation ont disparu ou que la stabulation permanente des vaches laitières s'est répandue. Actuellement les deux tiers de la superficie de l'état sont recouverts de forêts monotones ou de sous bois, proportion inversée par rapport à celle du siècle passé lorsque la plupart du territoire était en friches et doté d'une diversité d'éléments scéniques.

La réalité compromet les valeurs de l'image dans des cas concrets, dont il est impossible de signaler tous les méfaits. La moitié des hauts sommets des montagnes Vertes sont balafrés de pistes skiabiles emmêlées de remontées mécaniques. La plupart des cours d'eau sont pollués par les effluents domestiques. Les déchets jonchent le sol comme partout ailleurs, et la voirie de l'état dépense \$190 000 par an pour les ramasser sur les bas-côtés. L'épandage de grandes quantités de sel gemme (17 tonnes par kilomètre pendant l'hiver 1976-77) sur les routes est un problème fort controversé. Les chaussées dégelées facilitent le mouvement des skieurs en fin de semaine et la navette journalière des ouvriers, mais ces quantités énormes de sel font mourir la végétation sur les bords des routes, en particulier les érables. La tranquillité tant vantée de la campagne, est démentie par le vacarme crispant des scies mécaniques et le bruit énervant des motoneiges. Les machines de toute sorte y sont autant indispensables qu'à la ville. En somme, malgré la fameuse représentation mentale, la qualité du milieu du Vermont est abîmée de tous côtés.

CAUSES PREMIÈRES DE L'IMAGE

Étant donné que le tableau géographique s'appuie sur des réfractations de la réalité, comment cette iconographie est-elle parvenue à se former ? Deux tendances de la culture américaine aident à éclaircir la formation de cette image.

Haine de la ville et retour aux sources

La raison fondamentale qui attire des Américains vers l'illusion édénique se fonde sur la croyance en un système moral basé sur la Nature. Le rejet de la civilisation urbaine a établi une dichotomie dans la pensée entre la ville corrompue et mécanistique et la vertu rurale ; cette dichotomie a régné dès T. Jefferson, H.D. Thoreau et s'est propagée jusqu'à nos jours (Jackson, 1965-66 ; Marx, 1964). Quoique la prétendue moralité inférieure de la grande ville puisse être à l'origine d'un profond mécontentement, l'exode des centres métropolitains vers les milieux ruraux trouve son explication dans des conditions plus courantes. Le bilan urbain des années 70 ressemble à un réquisitoire : services municipaux en voie de détérioration, piètres écoles, transport en commun mal assuré, air vicié, cohue des rues encombrées, et mentalité d'assisté. En revanche, bien des citadins présumant que les laissés-pour-compte sont absents de la campagne — malfaiteurs, toxicomanes, tricheurs de l'assistance sociale, etc. — alors qu'on les retrouve en grand nombre dans les cités. La peur des agressions a déchiré le tissu social des grandes villes de la côte Atlantique et d'ailleurs. Les banlieues n'offrent plus une chance réelle d'échapper aux pressions de la vie urbaine avec leur dépendance des autoroutes et des centres commerciaux colossaux. À en juger par les pertes démographiques de toutes les grandes régions urbaines du Nord-Est de 1970 à 1975, il y a lieu de croire que le désenchantement vis-à-vis de l'existence citadine s'est largement accru aux États-Unis. Il s'ensuit que l'éloge d'un style de vie plus authentique en pays rural a tourné à l'avantage du Vermont. Selon cet idéal transcendantal, le salut se trouve à la campagne où règne un rapport harmonieux entre l'homme et la Nature. Bien plus, les objets naturels sont envisagés comme le reflet de vérités universelles. Bref, dans sa simplicité bucolique le Vermont fait appel à la forte tradition américaine qui vise à rechercher un paradis terrestre (Schmidt, 1969).

« La contrée qui séduit » : propagande publicitaire

L'envergure de l'image du Vermont est dans une large mesure une création publicitaire. Produit commercial au même titre que le savon, les grilles-pain ou les vedettes de l'écran, l'image du Vermont est fabriquée d'une façon tout aussi calculée. Au moyen d'une publicité intense, on a agencé l'abstraction intangible d'un lieu pour la convertir en un tableau facilement saisissable.

La promotion de l'image du Vermont a été prise en main de manière prioritaire par l'administration de l'état. Un service de tourisme a été établi au sein de la fonction publique dès 1891 ; il s'agissait du premier bureau de la sorte aux États-Unis (Vermont, 1891). Depuis lors on s'est assuré le concours des annonces, brochures, reportages, articles, livres, films, afin de répandre l'idée de l'état dans l'imagination publique. Pour colporter l'image choyée, et donc pour assurer un flot constant de visiteurs, l'état débourse des sommes assez importantes (\$459 000 en 1976 par le seul service de tourisme). Le langage séduisant du message publicitaire s'y prête : « la dernière contrée non encore profanée ». Ou encore, selon une annonce dans la *New York Times* : « nous promettons que vous trouverez le Vermont tel qu'il paraît dans vos souvenirs et tel que vous vous l'êtes toujours

représenté ». Réduction habilement simplificatrice, même s'il s'agit d'une promesse sans garantie quelconque.

En 1946 le bureau de promotion de l'état lança le magazine illustré, *Vermont Life*, qui compte parmi les plus fortes réussites de propagande géographique aux États-Unis⁸. À peu près 90 pour cent du tirage de cette publication trimestrielle est distribué hors des frontières de l'état. Les lecteurs y assouvissent leur besoin d'évasion dans leur région des songes. Il revient donc à la rédaction de satisfaire ce goût de la fantaisie géographique sans l'intervention des réalités agaçantes. Chaque numéro met l'accent sur des photographies de luxe en couleurs pour allécher ceux qui adorent les beaux paysages, l'apparence du calme et de l'air pur, de même que les coutumes pittoresques et les activités rurales pas trop pénibles. Si l'on exclut la diffusion de textes par l'état lui-même, de nombreux essais, dont quelques-uns sont des œuvres de haute vulgarisation (p. ex. Morrill, 1970 ; Starbird et Benn, 1974), ont aidé à la propagation de l'image ces dernières années.

PUISSANCE ET EFFICACITÉ DE L'IMAGE

Les ombres de la réalité du Vermont n'ont guère détourné de ce tableau agréable ceux qui sont disposés à l'apprécier. En fait, l'image constitue un exemple de premier ordre de la puissance de l'irréalité géographique. Dans la pratique, l'image a engendré deux types de conséquences : la mise à profit de l'image et des actions visant à répondre à l'exigence de l'image bâtie.

Prise de conscience en faveur de l'environnement

Depuis 1969 l'intérêt pour l'écologie et la lutte contre la pollution s'impose à l'attention, supplantant brusquement l'idée que la détérioration du milieu est inévitable. Dans l'évolution de cette inquiétude, les Vermontois ont subi une véritable prise de conscience en ce qui touche à la détérioration de leur espace. L'intérêt porté à l'amélioration du milieu a subi une métamorphose prodigieuse. À l'inverse de toute l'histoire du Vermont, l'esprit d'expérimentation a passé au premier plan de l'actualité. On reconnaissait que si l'état n'était pas encore tout à fait profané, ce n'était qu'à cause de son retard économique. Les manifestations concrètes en faveur de l'environnement ont bouleversé la préséance de la propriété sur d'autres droits humains. Presque personne ne présume plus que les impératifs économiques doivent automatiquement l'emporter sur les besoins écologiques ou que la croissance est forcément à désirer ou bien que toute nouvelle construction est synonyme de progrès. À l'encontre de l'idéologie fondatrice, la plupart des Vermontois semblent admettre que l'amélioration de l'environnement exige la subordination des droits personnels à ceux de la collectivité.

Le gouvernement de l'état, traditionnellement passif face aux changements survenus d'une époque à l'autre, a avoué qu'en définitive son rôle était nécessaire afin d'assurer un milieu de qualité. À moins que les efforts de planification et de réglementation ne deviennent plus efficaces, l'attrait de l'état diminuera, et son économie touristique déclinera. Il faut donc que l'engagement de l'appareil étatique, de même que celui de la masse des

citoyens, s'insèrent dans le tissu social pour sauvegarder l'environnement de ce petit coin du continent. En puisant dans les références du passé, on a découvert que le Vermont fut la terre natale de George Perkins Marsh (1801-1882), précurseur du mouvement environnementaliste aux États-Unis (Lowenthal, 1958). Un autre point de repère se situe en 1936 à l'occasion d'un projet fédéral de construction d'une autoroute reliant les sommets des montagnes Vertes. Les citoyens de l'état rejetèrent sommairement cette proposition à une époque où la politique de laisser-faire signifiait progrès (Bryan et Bruno, 1973).

En général fort sensibilisés à leur milieu, les Vermontois ajoutent foi aux particularités de l'image. Un bon nombre de ceux qui sont possédés par le feu sacré, y compris une quantité indéterminée de jeunes adeptes du culte du « retour à la Nature », sont de nouveaux arrivants dans l'état⁹. Ces nouvelles recrues, en quête des qualités spéciales du Vermont et par conséquent ardemment attachés aux symboles de l'état, croient fermement à la singularité du Vermont. Ils se complaisent à faire du jardinage pour atteindre l'autonomie en denrées potagères ainsi qu'à revenir aux poêles à bois, mettant à profit ce combustible mésestimé et pourtant en surabondance¹⁰. En plus de la jouissance du paysage environnant, ces exilés des grandes villes recherchent une existence loin de la peur, et un certain degré d'interactions humaines avec un champ d'activité où l'on n'est pas un simple rouage de la machine économique. Qu'ils soient propriétaires d'une résidence permanente ou saisonnière, ils désirent passionnément conserver le Vermont dans sa ruralité en le protégeant contre le dépouillement, en particulier le développement anarchique. Ils ont également conscience de la capacité d'accueil limité d'un espace tant convoité : 42 pour cent des gens questionnés lors d'un sondage ont favorisé la fermeture à l'état aux « étrangers » d'autres états (Newsweek, 1972).

La force de l'image

Le désir, de la part des Vermontois, de se conformer à quelques-unes des exigences de l'image mentale a commencé à laisser son empreinte. Dans une certaine mesure, l'image joue un rôle catalyseur de la mise en valeur voulue. La société d'ordinateurs IBM, pour attirer ses cadres dans une ambiance dite agréable, localisa en 1957 une grosse succursale près de Burlington, à présent la plus grande source d'emploi (4 800 personnes en 1977) qui soit au Vermont. L'évocation du nom même se prête au commerce. Une quantité variable de produits (sirop d'érable, dinde, jambon, fromage) en provenance d'autres régions se vend sous l'étiquette du Vermont pour atteindre un prix fort sur le marché national¹¹.

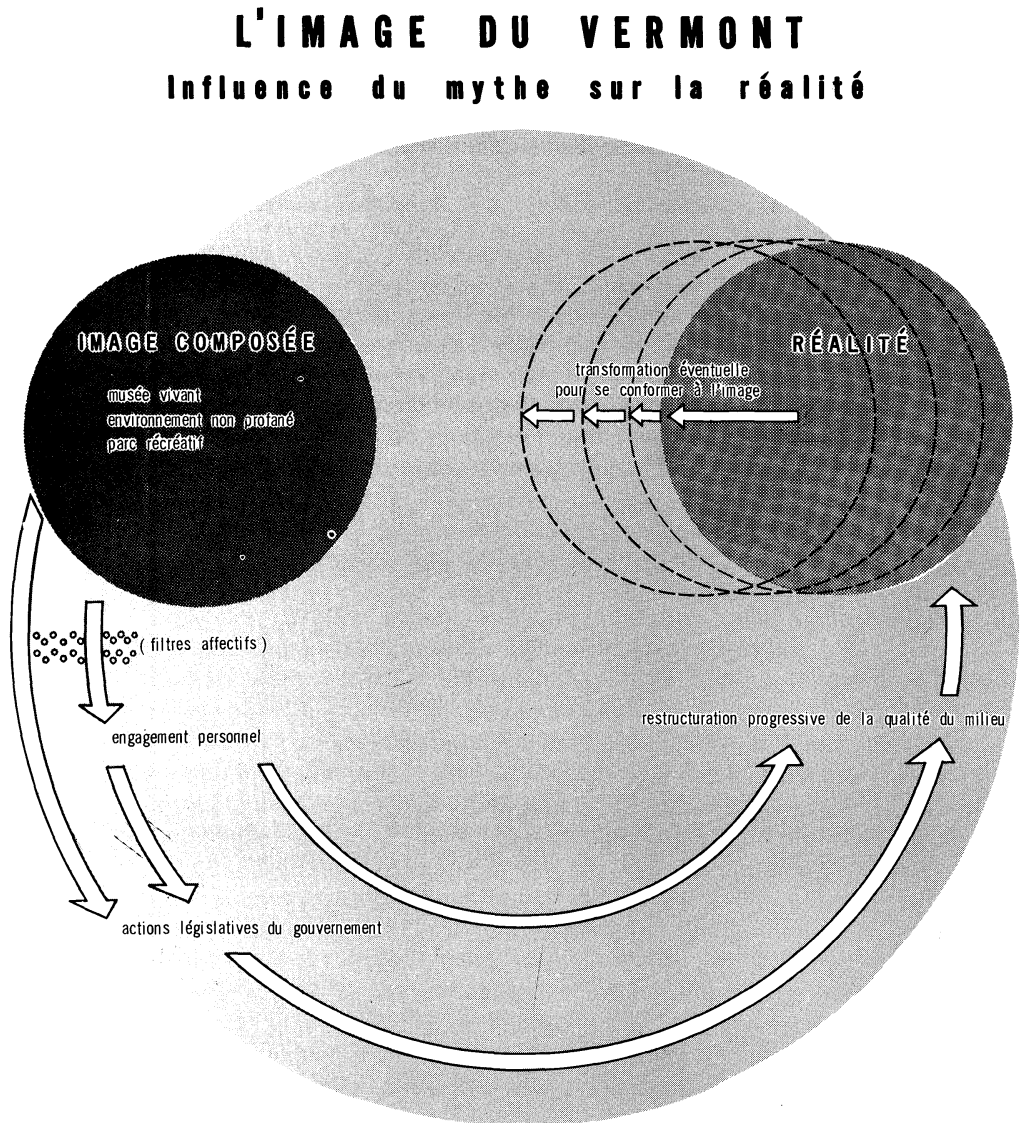
Au niveau de l'état, la force de l'image produit des effets sur la volonté politique de satisfaire les espérances collectives. En 1968, le Vermont fut le premier état à adopter une résolution contre les panneaux-réclames non intégrés à des propriétés commerciales. En 1965 quelques 4 500 de ces panneaux bordaient les routes : au milieu de 1977 ce chiffre était réduit à 75, dernière étape vers leur disparition totale. Une autre action de dépollution visuelle de la part de l'état a consisté à requérir, dès 1971, l'usage de

contenants en verre consigné malgré de fortes pressions contraires venues d'intérêts commerciaux. Le Vermont suivait ainsi de près l'Orégon, premier état à prendre une telle mesure. D'autres réalisations touchent à la réglementation de l'épandage des pesticides, de brûlage de déchets dans les dépotoirs, et l'établissement d'un système insolite basé sur le principe « payez si vous polluez ». Quant aux centrales électronucléaires, dont une est en marche depuis 1972, le Vermont fut le premier état à légiférer en vue d'établir un contrôle absolu sur la construction de nouvelles installations en 1975. En 1977 l'Assemblée générale a voté un projet de loi, le plus restrictif de la nation, sur l'entreposage des déchets radio-actifs.

La percée légale majeure pour la protection globale du territoire a été un plan d'aménagement de grande envergure (« Act 250 »). Cette loi-cadre, admise par la reconnaissance d'un caractère considéré exceptionnel, représente un extraordinaire tour de force législatif dans le contexte américain. Promulgué en partie en prévision d'un afflux grandissant de nouveaux arrivants dans l'état, des méfaits des promoteurs immobiliers de même que par le souci écologique contemporain, ce schéma directeur est envisagé comme un grand pas vers la perpétuation d'espaces ouverts (Vermont, 1973). L'effet de cette loi pourrait influencer la configuration future du peuplement, de l'urbanisation et de l'industrialisation du Vermont. Trois étapes distinctes conduisent à une planification fondamentale : l'inventaire détaillé des contraintes écologiques sur le territoire, suivi de l'harmonisation de la capacité écologique de l'état avec les objectifs et les besoins des habitants, et finalement la cartographie à grande échelle de l'utilisation souhaitable des terres selon leur potentiel (Meyers, 1974).

Le plan, toujours en rôdage, a donné au Vermont une réputation défavorable à la mise en valeur. On est plus proche de la vérité en disant que facteurs étroitement économiques, qui primaient jusqu'à maintenant, reculent quelque peu au profit des facteurs du milieu. Quelques indications de cette nouvelle tendance se manifestent nettement. Un premier effet du zonage, rigoureux jusqu'ici, est un ralentissement de la construction sauvage. Certains terrains ont été jugés inacceptables pour les lotissements : plaines d'inondation, hautes altitudes, pentes excessives, sols impropres à l'installation septique. Ainsi structuré, la loi pourrait contribuer à la formation de la personnalité de l'état. Un aspect qui n'est pas touché par cette législation, mais qui s'avère non moins indispensable pour le paysage, serait une politique visant à préserver la mosaïque bois-prés contre la succession biogéographique naturelle. La vocation du Vermont étant assujettie à la villégiature, le paysage humanisé se doit à tout prix d'être sauvegardé¹². Le relevé et le classement de tous les beaux panoramas de l'état serait un premier pas vers leur préservation (Vermont, 1971). Le prolongement précis de l'action créatrice de restauration de l'environnement dépendra d'une spécialisation plus poussée des diverses parties du territoire américain. Car l'entité politique qu'est le Vermont, si individualiste soit son apanage, ne constitue pas à elle seule un espace économique ou culturel. Même son rôle gouvernemental diminue dans la mesure où les états reculent devant le pouvoir envahissant du fédéral. En fin de compte, ce qui reste est un espace affectif où les affinités dénotent l'attachement pour l'endroit.

Figure 4



SIGNIFICATION SYMBOLIQUE DU VERMONT

La magie régionale du Vermont s'appuie sur une image bâtie qui se compose d'éléments plus symboliques que visuels. L'idéalisation romantique du milieu rural, poussée au maximum par la répulsion de la grande ville, et agissant de concert avec la manipulation consciente de la psychologie

des masses, a moulé une certaine représentation mentale de l'état pour en faire un espace affectif. Le Vermont est surtout un réservoir psychique de valeurs bien ancrées, indispensables à la société américaine en transformation rapide. Il est évident qu'il nous faut la nostalgie du passé pour faire face au temps présent. Un tel désir de retour aux paradis perdus pré-industriels découle des réfractions du prisme du temps et de l'espace. Le biais des générations, qui a éliminé la connaissance des conditions réelles, a laissé l'impression équivoque de l'époque antérieure. Parallèlement, le Vermont, éloigné de la vie trépidante des grandes villes, se nourrit de la croyance erronée selon laquelle l'existence à la campagne est automatiquement plus satisfaisante. La puissance de cet illusionisme est en jeu : à distance, le mirage apparaît toujours mirifique, mais vue de près la réalité s'impose.

Il est manifeste que c'est la ville, et nullement la campagne, qui a construit l'image nationale du Vermont. La population urbaine, jouet d'une rupture profonde avec la terre génératrice, puise dans un état fantasmatique les sources d'inspiration qui l'aident à supporter sa vie en métropole. La sublimité territoriale évoquée par le Vermont sert de repoussoir à l'urbanisation anarchique, à la pollution galopante, et à l'enlaidissement systématique des paysages par les actions nuisibles d'une société qui méprise trop souvent l'esthétique. Face à de telles espérances extravagantes et à la méconnaissance du réel, on doit s'attendre à ce que la réalité rurale soit faussée. Jusqu'à présent, les forces véhiculant l'image l'ont emporté sur les forces de démythification. Toujours est-il que l'image du Vermont, toute déformée qu'elle soit, produit son effet comme remède factice (figure 4). Par la force du mythe, le symbole se transforme en comportement, de sorte qu'une contrée peut être peu à peu façonnée pour se conformer à l'image reçue. Il est donc vraisemblable que ce filtre affectif influencera la physionomie de l'état dans les années à venir, rapprochant le Vermont authentique du Vermont imaginé. Par les temps qui courent, l'utopie est bien loin d'être atteinte. En s'acheminant vers la Terre promise, cette petite collectivité éprouvera l'existence de tous les jours dans son espace vécu et dans la réalité des choses.

NOTES

¹ L'aspect géographique du caractère national américain est bien traité dans Zelinsky (1973, 36-64), Lowenthal (1968) et Watson (1970).

² Selon Porter et Lukermann (1975), les deux types d'utopies géographiques américaines sont la « Nouvelle Jérusalem », géométrique et planifiée, et « l'Éden », autarcique et naturel. Cette dernière comporte certains éléments supplémentaires communs : genre de vie rural fondé sur l'agriculture, dispersion des établissements humains, réseau urbain ne dépassant pas l'échelle de petites villes, système politique décentralisé, vive méfiance des techniques et des méthodes de la Révolution industrielle, et amour de la Nature.

³ L'explication courante de l'étymologie du nom de lieu « Vermont » a trait à une expression euphonique des anglo-saxons colonisateurs faisant allusion à la verdure des montagnes environnantes. Sa première précision toponymique remonte à 1763 lorsque Samuel Peters baptisa ce lieu sauvage du nom du « Verd-Mont ». En 1777 le nom du Vermont fut adopté comme toponyme officiel, remplaçant New Connecticut. D'après Palermo (1971), le vocable peut provenir plutôt d'une locution de direction, c'est-à-dire 'versmont' ('vers le haut') : le lieu-dit qui montait vers les hauteurs lointaines. En France on trouve un village vosgien, « Le Vermont », 15 km au nord de St-Dié, et en Suisse une station ferroviaire de Leysin-Versmont, en amont de Leysin-Village. Toutefois, il n'y a pas de document probant qui confirme une telle provenance outre-Atlantique, même transmise par la voie du Québec.

⁴ Bien qu'on lui ait donné le nom de Montpellier (France), on l'écrit avec une petite variation orthographique en l'articulant avec une prononciation bien anglicisée. Montpellier, n'appartient pas aux 17 noms de lieu proposés pour l'état pour l'observateur français Jean de Crèvecoeur au dix-huitième siècle ; les habitants anglo-saxons n'en ont accepté qu'un dans la toponymie du Vermont, celui de Vergennes, dont la forme orthographique est entièrement francisée (Leighly, 1973).

⁵ En 1970, il y avait 7 633 francophones nés hors des États-Unis, en plus des 34 560 francophones nés au Vermont, dont la plus grande concentration se trouve dans le comté Chittenden (Bureau of the Census, 1971). Le peuplement canadien-français s'est implanté de manière particulièrement fort à Winooski, ville accolée à Burlington. En 1863 une école de langue française s'ouvrit, suivie en 1867, de l'érection d'une paroisse déservie par un curé d'origine québécoise ; puis, en 1877, c'est la fondation d'une société de secours mutuel Saint-Jean Baptiste (Blow, 1975). Depuis lors, l'ethnicité s'y est affaiblie et l'acheminement vers l'assimilation paraît implacable (Woolfson, 1976, 108).

⁶ Les perceptions des impôts d'état et de municipalité pour \$1 000 de revenu personnel, en 1975, étaient de \$166,53 dans l'état de New York (1er), \$154,28 au Vermont (2e), \$145,91 en Californie (3e), \$99,02 dans l'Arkansas (49e) \$96,94 dans l'Ohio (50e), la moyenne nationale étant \$122,84.

⁷ Dans le secteur nord-ouest de l'état, proche de la métropole montréalaise, des Québécois possèdent 36 pour cent des résidences secondaires dans le comté Grand Isle, et 19 pour cent dans le comté voisin de Franklin (Vermont, 1974).

⁸ En 1977, le mensuel *Arizona Highways*, avec un tirage de 700 000, est situé en tête des magazines illustrés d'état. Le *Vermont Life* est placé au troisième rang (130 000), après le *Colorado Magazine* (155 000).

⁹ En 1971 le Vermont devint le premier des cinquante états à fixer l'âge de la majorité à 18 ans.

¹⁰ Évadé de New York durant la grande dépression, le contestataire Nearing (1954) a donné l'exemple influent de l'indépendance rurale au Vermont.

¹¹ Les États-Unis absorbent près de la moitié de la production québécoise de sirop d'érable dont une partie variable entre en vrac dans le Vermont.

¹² Janiskee (1976) décrit l'intéressante politique du comté Parke, dans l'Indiana, où l'on encourage les survivances du temps passé comme atout économique.

BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD, Gaston (1967) *La poésie de l'espace*. 5e éd. Paris, Presses universitaires de France, 214p.
- BASSETT, T.D. Seymour (1975) Migration to Vermont, 1761-1836. *Vermont geographer*, 2 : 7-20.
- BLOW, David J. (1975) The establishment and erosion of French-Canadian culture in Winooski, Vermont, 1867-1900. *Vermont history*, 43 (1) : 59-74.
- BRYAN, Frank et BRUNO, Kenneth (1973) Black-topping the Green mountains : socio-economic and political correlates of ecological decision-making. *Vermont history*, 41 (3) : 224-235.
- BUREAU OF THE CENSUS (1971) *1970 census : Vermont : general social and economic characteristics*. Washington, U.S., Department of Commerce, 69-177.
- COUNCIL ON ENVIRONMENTAL QUALITY (1976) *Subdividing rural America : impacts on recreation, lot and second home development*. Washington Govt. Printing Office, 139p.
- GOULD, Peter (1973) On mental maps. In R. Downs and S. Stea (eds.) *Image and environment*. Chicago, Aldine. 182-220.
- HUFFMAN, Benjamin (1974) *Getting around Vermont : a study of twenty years of highway building in Vermont*. Burlington, University of Vermont. 179p.
- JACKSON, J.B. (1965-66) Jefferson, Thoreau and after. *Landscape*, 15 (2) : 25-27.
- JANISKEE, Robert L. (1976) City troubles, the pastoral retreat and pioneer America : a rationale for rescuing the middle landscape. *Pioneer America*, 8 (1) : 1-7.
- JARVIS, D.C. (1958) *Folk medicine ; a Vermont doctor's guide to good health*. New York, Holt, 182p.
- LEIGHLY, ohn (1973) Gallic place-names for Vermont, 1785. *Names*, 21 (2) : 65-74.
- LEWIS, George K. (1972) Population change in northern New England. *Annals, Association of American Geographers*, 62 (2) : 307-322.
- LOWENTHAL, David (1958) *George Perkins Marsh : versatile Vermonter*, New York, Columbia University Press, 442p.
- LOWENTHAL, David (1968) The American scene. *Geographical Review*, 58 (1) : 61-88.
- MARX, Leo (1964) *The machine in the garden : technology and the pastoral ideal in America*, New York, Oxford University Press, 392p.
- MEYERS, Phyllis (1974) *So goes Vermont : an account of the development, passage and implementation of state land-use legislation in Vermont*, Washington, Conservation foundation, 38p.
- MORRILL, G.P. (1970) Vermont : of green, glory and granite. *Reader's Digest*, 97 (7) : 145-152.
- NEARING, S. et H. (1954) *Living the good life*, Harborside, Social science Institute, 209p.
- NEWSWEEK, (1972) Non-Yankee stay home. *Newsweek*, 80 (10 juillet) : 86.
- PALERMO, Joseph (1971) L'étymologie mythique du nom de Vermont. *Romance notes*, 13 : 188-189.
- PORTER, Phillip W. et LUKERMANN, Fred E. (1975) The geography of utopia. In D. Lowenthal and M. Bowden (eds), *Geographies of the mind*, New York, Oxford University Press, 197-224.
- REBEK, Andrea (1976) The selling of Vermont : from agriculture to tourism, 1860-1910. *Vermont history*, 44 (1) : 14-27.
- SCHMIDT, Peter J. (1969) *Back to nature : the Arcadian myth in urban America*. New York, Oxford University Press, 230p.
- SICCAMA, Thomas G. (1974) Vegetation, soil and climate on the Green mountains of Vermont. *Ecological monographs*, 44 (3) : 325-349.
- STARBIRD, Ethel, A. et BENN, Nathan (1974) Vermont : a state of mind and mountains. *National Geographic magazine*, 146 (1) : 28-61.
- VERMONT (1891) *The resources and attractions of Vermont*, Montpelier, Vermont State board of agriculture, 109p.
- VERMONT (1971) *Vermont scenery classification and analysis*. Montpelier Vermont State planning office, 76p.
- VERMONT (1973) *Vermont's land use and development law*. Montpelier, State planning office, 32p.
- VERMONT (1974) *Vermont vocation home inventory 1973*. Montpelier, Agency of environmental conservation, 36p.
- VERMONT (1975) *Vermont facts and figures : 1975*. Montpelier, Office of statistical coordination, State of Vermont, 461p.
- VERMONT (1976) *Vermont : winter travel and recreation survey* (ronéotypé), Montpelier, Agency of development and community affairs, 7p.
- VICERO, Ralph D. (1971) French-Canadian settlement in Vermont prior to the Civil war. *Professional geographer*, 23 (4) : 290-294.
- WATSON, J.W. (1970) Image geography : the myth of America in the American scene. *Advancement of science*, 27 (1) : 1-9.
- WOOLFSON, Peter (1976) The heritage and culture of the French-Vermonters : research needs in the social sciences. *Vermont history*, 44 (2) : 103-114.
- ZELINSKY, Wilbur (1973) *The cultural geography of the United States*. Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 164p.

RÉSUMÉ

GADE, Daniel : L'image du Vermont : mythologie américaine et réalité géographique.

Dans l'iconographie des États-Unis, le Vermont évoque par son seul nom un genre de vie dépassé ; un environnement sain et équilibré, y compris un paysage domestiqué mais non encore profané ; de même qu'un parc de récréation géant, vert ou blanc, aux confins de la Mégalopolis. Ces agréments de marque ont convergé pour façonner l'image nationale de l'état dont le fond est néanmoins en contradiction avec l'espace vécu. La construction de l'image, favorisée par une propagande fantaisiste, provient des impulsions venues des grandes villes. Bien des citoyens recherchent dans la campagne bucolique un refuge mental pour leurs valeurs les plus chères. Certaines initiatives étatiques portent à croire que la force de l'image peut mouler le territoire, réduisant ainsi l'écart entre le mythe et la réalité.

MOTS-CLÉS : Image mentale, perception, environnement, mythe et réalité, géographique culturelle, Vermont, États-Unis.

ABSTRACT

GADE, Daniel : The image of Vermont : American mythology and geographical reality.

The State of Vermont conveys to the average American a simple way of life ; a tamed but unspoiled rural landscape ; a healthy, balanced environment ; and a kind of sports park, green in summer, white in winter, on the edge of Megalopolis. These amenities have amalgamated to form a composite geographical image, one however, that contradicts the reality of the state. This distorted image, promoted by exaggerative publicity, is a reflection of a larger American search for bliss and stability in the countryside as a foil to the pressures of urban living and rapid social and economic change. Efforts within the state to fulfill the ideal suggest that the image has considerable power of transformation.

KEY WORDS : Image, perception, environment, myth and reality, cultural geography, Vermont, United States.